

CHRISTINE GOSSELIN



AUSSI ÉTRANGE QUE TOI, FRIDA

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**J'AI FAIT DE MON CORPS
UNE TOILE VIVANTE,
PEINTE À COUPS DE
SOUFFRANCE, DE RIRES
ET DE COULEURS VIVES.**

DE LA MÊME AUTRICE

Larves de vie (roman)
Montréal, Hamac, 2021.

Regarder les coulisses se répandre (roman)
Montréal, Hamac, 2023.

11 brefs essais sur le sport : allez au batte avec nos idées (collectif)
Sous la direction de
Philippe Chagnon et Christine Gosselin
Montréal, Somme Toute, 2025.

*À toutes celles qui reconnaîtront leur histoire
dans le creux de la mienne, de celle de Frida.*

LES DEUX FRIDA

Les premiers pas

J'avais l'habitude de penser que j'étais la personne la plus bizarre au monde, et puis je me suis dit, il y a beaucoup de personnes comme ça dans le monde, il doit bien y avoir quelqu'un comme moi, qui se sent étrange et meurtri comme moi. Je me l'imaginer et j'imaginer qu'elle aussi doit être en train de penser à moi. Si tu existes et que tu me lis, sache que j'existe et que je suis aussi étrange que toi.

— Frida Kahlo, *Lettres 1922-1954*

C'est moi, en caleçons, sous le t-shirt ample de mon mari, qui m'adresse aux œuvres accrochées aux murs de ma chambre. Assise épaules tombantes à mon bureau, je laisse mes mots se suspendre dans l'air, comme si Frida Kahlo pouvait m'entendre.

Au-dessus de l'écran, l'autoportrait double de l'artiste me parle. Quatre yeux rivés sur ma posture défaite : *Les Deux Frida*, miroir du duel intérieur qui n'en finit plus entre ce que je suis et ce que j'aurais voulu être. Longtemps, j'ai cru que la force résidait dans l'effacement de certaines parties de moi. Que pour avancer, il fallait combattre mon corps, le nier, l'enterrer sous une image. Mais, comme elle, j'ai défié les normes de genre et les attentes sociales,

rejetant les moules qu'on voulait m'imposer. Et devant Frida aujourd'hui, je me rends compte que, parfois, ce sont nos contradictions mêmes qui nous rendent entières.

FRIDA — Je me souviens avoir peint *Les Deux Frida* dans un état de déchirure. Mon mari, Diego, m'avait trahie, encore, comme il l'avait toujours fait, mais cette fois, il osait demander le divorce. Il voulait être libre ; libre de ne plus craindre mes crises de jalousie, disait-il. Libre de convoiter une femme plus jeune, plus belle : il les collectionnait. Cinq ans auparavant, Cristina, ma propre sœur cadette, avait été élue sa maîtresse. Cristina m'avait remplacée dans le lit de Diego, comme elle était accourue à mon chevet lorsque j'avais cessé de m'offrir à lui après avoir subi un autre avortement. Après avoir choisi de ne plus prêter mon corps à ses envies.

Je souhaite oublier la Frida en blanc, la mariée qu'il voulait que je sois. Je veux l'assassiner, cette version de moi ; je lui ai coupé l'artère et elle saigne à cœur ouvert. *Mi vida*, elle a beau essayer de contenir le flot, ses mains tremblantes, même armées de forceps, n'y parviennent pas. Je suis l'autre. La Frida à droite. Celle qui dévoile son cœur aussi, mais ici *mi corazón* est entier, prêt à battre à nouveau, comme je l'entends.

Dès ma naissance, je joue des rôles qui ne vont pas. Mère venait de perdre un fils, et c'est cette ombre que j'ai dû combler. Papa m'a aimée comme un fils de substitution. Ce n'était pas une place facile à occuper, mais j'ai pu échapper, un peu, aux chaînes des traditions mexicaines. Je n'étais pas seulement la fille qui devait se marier, enfanter et se taire. Mon père m'a appris à grimper aux arbres, à jouer au ballon, à affronter les garçons sur leur propre terrain. J'ai vite compris que j'étais une anomalie, une rébellion vivante contre les attentes de mon époque. *Je suis née avec une révolution. Je n'obéirai jamais aux normes, car elles n'ont rien à voir avec moi.*

Je n'ai jamais été une seule femme. J'ai toujours été plusieurs. Et aucune d'entre elles n'était celle que le monde voulait que je sois.

Christine, Titi pendant ma tendre enfance, *Cri* pendant mon adolescence explosive, *Chris* ou *Gosselin* dans la bouche de mes amis ou collègues masculins ; depuis toujours déraisonnable et indépendante, je m'abîme à tenter de me retrouver, dans un furieux désespoir. Errant dans le musée de tous les autoportraits de Frida que j'ai voulu habiter, je cherche les lignes de mon propre corps de femme.

Je fixe la photo de mon mariage posée sur l'étagère près de mon bureau, je remarque l'onctuosité de ma robe

faussement blanche, la dentelle qui embrasse mes épaules et les fleurs ivoire qui tombent jusqu'à mes pieds. Ceux-ci sont étranglés par une paire de sandales inconfortables, que j'enlèverai aussitôt que la musique défoncera les haut-parleurs. Mes bras enlacent mon mari ; ma tête est légèrement penchée, mon épaisse tignasse bouclée est ramenée derrière contre la guipure. En toile de fond, une église désacralisée et son mur de briques gris comme le ciel qui ne tiendra pas la journée. Malgré l'inconfort de mon costume, je souris à l'homme que j'ai rejoint au cœur de la chapelle. Lui, le nez blotti dans ma nuque, admire sans jugement la femme que j'ai eu tant de mal à devenir.

On m'a longtemps imposé cette conviction : que la féminité se résumait à la maternité, à la beauté et à la peur.

Je suis la seconde épouse de Thomas. Nous nous sommes trouvés, mais avons bien failli nous rater puisque je redoutais l'amour des hommes, eux que j'ai enviés toute ma vie. Eux qui semblaient se poser moins de questions, trouver leur place aisément dans la société, sans attente ni devoir, sans avoir à se justifier...

Il m'est facile de retracer l'origine de cette rébellion d'identité en observant une photo d'enfance, captée en décembre 1986. Je me tiens devant un sapin de Noël à la droite de mon frère.

TITI

Le chandail de mon petit frère est jaune et ce n'est pas beau du tout avec le rouge et le vert de Noël. On dirait que l'étoile au bout du sapin brille moins tellement le jaune du tricot fait mal aux yeux. Maman place Jean-Philippe entre ma grande sœur et moi, dans le siège amusant qui bascule.

Il faut sourire à la caméra, mais je ne peux pas à cause des collants qui piquent mes jambes et du col en dentelle trop serré autour de mon cou. Marie-Pier aussi a dû mettre une robe avec des boucles et des paillettes; j'aurais préféré être en pyjama comme Jean-Philippe, avec un pull confortable. Je pourrais sourire plus facilement.

J'espère que le père Noël va m'apporter le camion de pompiers que j'ai vu au magasin, avec les figurines et la grande échelle. Ma sœur a demandé une poupée et, souvent, elle me demande de jouer avec elle. Je préfère regarder les parties de hockey à la télévision et m'imaginer en Tortue Ninja qui réussit tous ses coups de pied. Maman nous demande de sourire en regardant l'objectif.

Moi, je ne sais pas encore quel est mon objectif. Je n'ai peut-être pas reçu le camion tant désiré ce Noël-là, mais mes parents m'ont toujours permis d'explorer les passe-temps qui m'interpellaient. J'ai plusieurs points communs

avec mon père. Nous sommes tous deux entêtés, dotés d'un sens aigu de la justice, prêts à défier l'autorité... tout en voulant parfois l'incarner. Nous voulons plaire, mais c'est nous qui voulons mener le bal. Danser sans perdre le rythme – sans trop l'imposer – tout en espérant une harmonie assez juste pour qu'elle apaise. Peut-être est-ce là notre façon de fabriquer la paix : tenter de régler le monde comme on accorde un instrument, à l'oreille, une note à la fois. Parce qu'au fond, nous voulons éviter les dissonances, veiller sur celles et ceux que nous aimons, les tenir loin du chaos et des faux accords.

Papa est protecteur, débrouillard et toujours prêt à trouver une solution. Dans un film, sa personnalité lui vaudrait le rôle du Génie d'*Aladdin* : chaleureux, fidèle et bienveillant. Pourtant, avec sa voix de baryton, il pourrait également incarner Jafar, le vizir du sultan qui cherche à s'emparer du trône. Le genre de personnage qu'on n'oublie pas, qui parle bas et fait frissonner la pièce entière, avec sa façon d'étirer les mots dans une théâtralité presque surprenante. Imposant comme Jafar, mais sans la noirceur : papa n'a jamais cherché à régner, seulement à protéger les siens. Même sans pouvoirs magiques, mon père trouve toujours une façon de faire briller un peu de lumière quand tout semble sombre.

J'ai grandi dans une famille aimante, pouvant toujours compter sur une mère cajoleuse, joueuse et douce. Dans l'album posé à gauche de mon ordinateur, une photo carrée, contrairement aux classiques 4 x 6, m'offre mon visage en gros plan. Mon sourire est aussi droit que la frange sur mon

front. Un énorme gâteau double chocolat est posé dans une assiette en verre que maman a héritée de son arrière-grand-mère. Un plateau qui finira sur mes étagères ou celles de ma sœur, un jour qui ne presse pas. Je présente fièrement une figurine en sucre coloré, déposée en contraste sur une assiette jetable. Le fameux clown aux cheveux rouges a été rapporté du restaurant quelques heures avant le cliché. Je n'avais pas l'appétit ni le cœur de le dévorer devant les invités. Il pose avec moi, mais ne sourit pas. De ses lèvres béantes, il me prépare pour l'avenir, la stupeur vive qui écrit l'histoire.

Beauce, décembre 1989, en lettres attachées au verso de la photo. Je célèbre mon cinquième anniversaire alors que l'actualité annonce qu'il est dangereux d'être une femme. Ce jour-là, Marc Lépine fait irruption à l'École polytechnique de Montréal, un établissement d'ingénierie. Armé d'une carabine, il sépare méthodiquement les hommes et les femmes – les femmes d'abord! – selon une formule galante de sociopathe. C'est avec les mots « j'haïs les féministes » qu'il décharge son arme sur ses victimes, tuant quatorze étudiantes et en blessant plusieurs autres. La lettre qu'il laisse derrière lui contient une liste de dix-neuf autres femmes québécoises, reconnues comme féministes, qu'il prétend vouloir éliminer. Lépine les tient responsables d'avoir « ruiné sa vie ». Ce massacre demeure à ce jour la tuerie en milieu scolaire la plus meurtrière de l'histoire du Canada.

Ce drame a secoué le pays et laissé une blessure profonde dans la mémoire collective. Pourtant, à cinq ans, je ne saisis pas encore toute sa portée. Mon père, qui

amorce une carrière en journalisme, se concentre sur les faits racontés à Montréal. À ma sœur et à moi, il n'explique pas que ce massacre du 6 décembre 1989 est un attentat contre celles que nous allons devenir, une mise en garde tragique contre la lutte pour l'égalité des sexes.

Papa est hanté par la fille du policier Pierre Leclair, qui participait à l'intervention d'urgence. Leclair se rend au troisième étage pour y découvrir le cadavre de Maryse, inerte, gisant dans son sang, la seule victime à avoir été poignardée par un couteau de chasse.

MARYSE LECLAIR

Une année dans ce foutu collège privé, c'était bien assez pour moi ! Je n'aimais pas qu'on dicte quoi penser ou comment s'habiller. En plein milieu des années 1980, j'ai quitté ce carcan pour aboutir dans une école secondaire lavalloise : je pouvais enfin vivre ma passion pour le punk britannique et le New Wave. C'était moi, ça. Ma fougue et mon amour pour tout ce qui défiait les normes m'ont poussée à aller plus loin. Jusqu'à la Poly. En 1989, j'y termine ma quatrième année, spécialisée en génie des matériaux. J'ai de grands rêves.

Cauchemar dès que je l'entends après son massacre dans la première classe. Des échos lourds, des coups de feu comme dans les films. Une étudiante a hurlé dans le corridor, mais son cri s'est éteint trop vite. Je n'y crois pas.

Un silence épais après chaque détonation, puis tout s'accélère. Les couloirs résonnent de pas précipités, j'entends des pleurs, des éclats métalliques. Ça résonne de partout : le local des photocopieuses, le foyer, le café-terrasse... Il avance, méthodique comme je l'étais il y a quelques minutes devant la classe pour ma présentation orale.

Je reste là, figée devant l'estrade, adrénaline et peur en surdose, injectées au fond de mes yeux qui l'aperçoivent. Lui. Son arme. L'obscurité dans son regard. Le monde autour de moi se brouille. Les visages de mes camarades, la terreur, tout devient un décor flou. Il tire. Plus qu'une fois, mais je n'arrive pas à compter. Chaque coup résonne dans mon corps ; je peux effleurer la fin. Je sens une brûlure à ma poitrine. J'appelle à l'aide. Ma voix, pourtant forte d'habitude, se casse, à peine un murmure.

Merde, il est là, au-dessus de moi. Il se penche, un poignard à la main : j'aimerais bouger – pas parce que j'ai peur de la mort, mais parce que je ne veux pas me rendre.

Je vois pourtant à travers le noir absolu. J'entends l'alarme d'incendie, les pleurs et les sanglots. Papa s'en vient, et si je n'étais pas déjà morte, je succomberais à mon propre cœur brisé en le voyant me découvrir ainsi. Papa, ferme les yeux, comme moi maintenant.